



---

# INTÉRIMAIRE

---

UN FEUILLETON DE **BENOÎT ANDRO**

---

{ ÉPISODE 2 }

## Facing

---

**Mercredi matin.** Dix heures — le temps d'une pause : dix petites minutes tranquilles avec les collègues face au parking, sur le côté, sur un banc, à droite de l'entrée des artistes. Trois filles. Deux garçons. Ça cause. Quatre intérimaires + Stéphane, nouveau venu parmi vous. C'est un employé du supermarché en CDD que tu croises souvent, large sourire, habillé d'une vareuse au col marin et chaussé de bottes en caoutchouc blanches, par nécessité commerciale : d'ordinaire il se tient derrière l'étal de poissonnerie, et il vous donne un coup de main depuis ce matin. Vos yeux sont un peu plissés, sous le soleil caressant d'octobre. Vous avez l'air de vieux chats paresseux. De chats méditerranéens. Les bourrasques, le vent de la semaine dernière sont enfin tombés.

Le banc = deux lattes de bois épaisses, vernies et fixées par écrous sur des plots en béton.

Tu observes le plaisir inattendu d'être ici et maintenant dans cette vie laborieuse avec tes camarades. Tu vois les autos des pépés venus remplir le caddie de biscuits pour chien, rouler au pas devant vous, danser lentement en votre honneur et aller se garer

plus loin. Un berger allemand attend sans maître dans l'ombre embuée d'une voiture, silhouette qui halète, sage, sombre. Soudain grogne à la portière voisine qui claque ou à l'imprudent qui approche. Esther puis Juliette évoquent sur le banc des parcours de vie sinueux.

Tu apprends à les connaître, c'est un début. Tu entends évoquer la perspective d'emplois d'aide à domicile, les garderies qui devraient s'ouvrir plus tôt le matin, les frères alcooliques devenus fous qui remettent le nez dedans, les plantes vertes du Pôle Emploi, et aussi parler de CDD qui s'interrompent au-dessus du précipice. Tu observes, oui, tu ne comprends pas pourquoi elles se maquillent si invariablement crûment, ces filles, rose et jaune mêlés *from outer space*. Paillettes ? Ce soir, après le travail, Jehanne va acheter un barbecue électrique et c'est toute une affaire. Jehanne jolie princesse bouche en cœur. Filet de gloss sur les lèvres, devant qui Stéphane ne tarit pas. Finalement il conseille d'attendre l'an prochain, les beaux jours et l'achat d'un modèle de barbecue premier prix, car tous se valent.

Nicolas vient fumer à mi-pause et d'un coup expert de ses souliers vernis cale la porte automatique. Silence. Le chef jauge comment vous approcher. Nicolas veut faire copain copain : tu crois d'ordinaire que Nicolas pense exclusivement à son C.V. long comme le bras. Tu sens la confiance qu'il a en toi. Cela te trouble vraiment, cette relative confiance qu'il aurait en toi et que tu ne fais que ressentir, au fond. Heureusement bientôt tu seras loin et le Nico oublié. Stéphane frimeur explique que la poissonnerie, ici, je veux dire, dans le Finistère, c'est une affaire sérieuse. Pas question de vouloir gruger le client et d'espérer lui refiler une daurade, n'est-ce pas, aux yeux troubles, par exemple, sinon adieu. Les filles rient de bon cœur, se moquent des bottes blanches.

Renata, grosse fille gothique avec piercings, et cetera, intérimaire comme toi d'habitude, mais aujourd'hui simple cliente, passante, est enceinte, adossée au magasin, Renata retire ses lunettes pour se frotter les yeux soudain. Stéphane maladroit, un brin railleur, s'inquiète, deux doigts index et majeur posés sur la joue : « *C'est pour quand ?* » Posture en contrapposto. Surjeu. Il va s'envoler. Col marin développé au vent. Voile. Bottes blanches qui ne touchent plus le sol. Déhanché. La scène brille sous le soleil d'octobre. Mais la pause est déjà terminée. Nicolas l'indique à quelque chose de silencieux dans le maintien, sans montre. Jeanne rit une dernière fois devant Stéphane en se relevant du banc lustré.

Yahi! Youpi. Ça grince. Au boulot. Yahoo! En file indienne.

Vous participez au remodelage du magasin. Tu tapes toute la journée avec les poings sur la tôle des étagères et des gondoles pour les démonter selon un ordre strict, pour les déboîter de leurs encoches métalliques et porter tout ça sur le transpalette, vite fait, au-delà de la réserve, dans une section à part, non-couverte. Cette partie du magasin, en bordure extérieure, a été mal remblayée et le terrain glisse dans le jardin du voisin qui se plaint régulièrement des éboulis terreux et goudronnés. Stéphane rit : « *Un jour, le supermarché se retrouvera dans son salon.* »

Le remodelage c'est comme un jeu de Mecano : remodeler c'est démonter-remonter les rayons. Transporter. Avec le temps les encoches aux extrémités des plaques formant

gondoles se tordent, les taquets se dégradent. Les éléments ne s'emboîtent plus correctement. On force. Souvent les plaques glissent sur les bras et si on est perché sur l'escabeau, biceps pincés, corps tendu en extension sur une jambe par-dessus la gondole, on risque de valdinguer du haut des trois marches et de se briser les os. Parfois, une lourde plaque de métal émaillée blanche tombe sur le carrelage, aux pieds des caddies et des mémés affolées qui sur-sautent. Nicolas n'est pas content.

C'est trop haut la pile de machins là-haut ; les paquets de céréales. Tu ne peux pas attraper. Tu empruntes à Francette « son » escabeau trois marches. Je peux prendre ça ? Elle précise : « *Il s'appelle Reviens.* » Tu grimpes sur l'escabeau Reviens, tu vois tout le magasin depuis la haute marche et voilà le Bison, le patron, front barré d'un trait de lumière et regard braqué plein phares à gauche. Il admire ses nouvelles caisses acier, rutilantes sous les baies, aluminium Gagarine. Installées hier : elles n'ont pas encore servi. Stéphane te voit et souffle : « *Tiens, il n'est pas venu me serrer la pogne aujourd'hui.* » En fin d'après-midi on prévoit les emplacements pour encore deux nouvelles caisses. Six en tout. Une boîte normande spécialisée s'occupe de monter ça.

Travail. Qui vous colle, oui : le travail se dit rabota (работа) en russe. Ce mot *travail*, quand tu te promenais avec elle et que tu ne connaissais pas encore trois mots de sa langue, déjà pourtant tant entendu au hasard de vos promenades, prononcé par les passants, par les lèvres russes, inconnues et belles, par des femmes en fourrure qui frissonnent. Qui frissonnaient, ou celle qui semblait frissonner dans le froid pour toi. Le mot *travail* perçu et identifié par toi, dans la grande ville russe, dans la grande ville bâtie par Pierre le Grand donnant sur le golfe de Finlande. Tu n'étais pas encore intérimaire. Elle n'était pas encore comprimée, mal à l'aise, dans ton souvenir amoureux, et vous étiez loin du travail *tripalium* ici. Pas encore contenue dans une image, une photo dans un médaillon en argent conservé précieusement et soigneusement. Et quand tu ouvres ce médaillon serti de pierres précieuses, aujourd'hui, voilà qu'il s'échappe parmi les rayons du supermarché une mélodie de boîte à musique. Tellement mélancolique et lente.

Romantique et un peu sotté. S'il n'y avait pas eu cet événement amoureux, tu ne serais pas ici, chez C. Parce que ta vie doit changer. Tu le sais.

Un autre jour, tu racontes à Stéphane tes salades russes. Tu vois l'incompréhension se peindre sur son visage. Il répond: «*N'empêche que la petite Jehanne, elle est bien jolie*», et tu n'entends pas son rire de marin perdu. Stéphane — on a toujours l'impression qu'il va sauter sur le capot d'une voiture et se mettre à danser, à chanter en pliant les genoux, ou se saisir d'un violon, d'un accordéon. Toujours mobile et sautillant. Très gai les vendredis soirs, où de sa voix de scie musicale il évoque les copains de foot et la perspective d'un week-end fêtard. Les lundis c'est la Bérézina; il faut se remettre au travail et de la gueule de bois. Alors Stéphane silencieux est jachère pour la journée, injoignable et râleur. Il parle bateaux. Il parle aussi pêche et tu n'y comprends rien. C'est pour ça qu'on l'a embauché, précise-t-il: «*À cause de mon expertise.*»

**Judi matin.** Facing — *Le facing est un terme de merchandising désignant le nombre de produits faisant directement face au consommateur sur un ou plusieurs niveaux d'un linéaire dans un point de vente. Ainsi, si 50 produits sont initialement implantés en rayon sur 5 rangées, la frontale est de 5 produits. Le facing se mesure généralement en nombre de produits/packaging ou en centimètres linéaires. Le facing accordé à un produit influence sa visibilité et joue évidemment un rôle important dans son potentiel de commercialisation. Les marques cherchent donc à obtenir des facings importants en linéaires.*

«*Bon les gars vous prenez votre pause maintenant et après vous faites le facing vite fait.*» T'entends? Alors tu montes à l'étage, pour récupérer tes clopes dans le placard métallique au vestiaire après l'escalier en fer. Tu écarter un peu le petit gilet «*Puis-je vous aider?*» de Christelle sur le cintre pour ne pas faire tomber la pile de vêtements. Tu sors fumer avec Stéphane. En redescendant, tu croises le Bison et Nicolas qui te frôlent et s'engouffrent comme des spectres dans le bureau du Bison. Mines gravissimes. Conseil de guerre, on dirait.

Je voudrais te voir cinq minutes dans mon bureau. O.K.

Nicolas renseigne le Bison. Concours de regards de biais dans le petit bureau du Bison. Ils se flairent, deux singes sournois, et c'est vieux comme les rues. Fascinant d'observer leur manège et leurs contournements. Long silence entre les deux. Soudain, petit *bing* signifiant du téléphone portable offert par la boîte. Besoin de recharger les batteries. Nicolas aussi voudrait recharger ses batteries. Cernes sous les yeux cireux comme un lundi.

Le Bison garde les yeux fixés sur son petit carnet Rhodia orange. Il avait prévu de tout noter dedans, mais là, avec Nicolas, il ne voit pas comment faire. Il ne sait pas comment il va s'en tirer. Ce sentiment toujours d'être à côté de la plaque, en ce moment. C'est bientôt la Toussaint et juste après, Noël. Il ne sait pas quoi dire non plus à propos de Noël qui approche. Il est question de la redéfinition de l'espace du magasin en vue des fêtes de fin d'année et de nouvelles directives imprécisément énoncées par le siège. Le cirque habituel. L'autre jour, à Rennes, pendant la réunion avec les grands pontes, Le Bison pensait tout le temps au vernis multicolore sur les ongles de sa fille de dix ans et à sa femme qui ne l'attend plus depuis longtemps, l'esprit ailleurs. Il devrait faire gaffe à ça, à sa névrose autant qu'aux marques qui font du rentre-dedans pour imposer leurs produits.

Nicolas se tient près de la fenêtre, depuis le bureau du Bison à l'étage, qui donne sur le rond-point, comme souvent debout et immobile, il tourne le dos au patron. La chemise blanche d'été dépasse un peu du pantalon. Nicolas perd régulièrement du poids depuis trois semaines environ et se néglige. Quand il est soucieux, il perd. Même à sa façon, il divague, oui, mais on ne voit rien si on ne prête pas attention, à cause de cette aisance à bien faire tenir le masque en face des trous.

Et puis il y a encore cet homme, de l'autre côté de la route, qu'il voit tous les matins depuis cette même fenêtre, tous les jours à la même heure posté là, devant le camion de pizzas. Un zombie. Il se demande si ça ne serait pas un fantôme ou quoi: il attend quelque chose ou quelqu'un, on dirait. Nicolas irait bien faire un tour dans la campagne qui commence juste après le magasin, ou bien se réfugier dans les nombreux rochers de Poulgoazec avec sa compagne,

restée à Paris, car elle travaille pour Hyperfrance (Nicolas vit chez sa mère, en attendant, et c'est une situation familiale qui l'arrange).

Mains dans les poches, Nicolas parle avec le Bison, serre et tripote entre ses doigts trois de ces jetons en plastique laiteux qui servent à débloquer les caddies. Il observe les autos qui ralentissent et calculent leur trajectoire avant de s'engager franchement sur le rond-point, juste devant le zombie. C'est vraiment mal foutu par ici, un vrai sac de nœuds. Double de moi-même, ce type en blanc. Ça amuse Nicolas de penser ça.

Tout le temps des travaux dans la rue. Pas marrant de bosser dehors, c'est vrai. Surtout ici où il pleut tout le temps. Le supermarché c'est mieux : on est protégés. Mais là, j'irai bien faire un tour, c'est vrai, dehors pour me changer les idées. Il observe les clientes qui passent sur le parking en bas. Jeunes mamans. Jupes courtes qui arrivent à mi-route des cuisses, scannées point à point par Nicolas 600 dpi, tellement prévisible. Nicolas voudrait boire de l'électricité et se contentera de Red Bull pour aujourd'hui. Midi. Il pense aux dindes du rayon boucherie.

Caddies près du parking, dont un solitaire, complètement désossé et mort, cage vide pattes en l'air sans roues aux abords du magasin, près du champ de maïs où se cache ce chevreuil aperçu terrorisé la nuit dernière, prisonnier dans les phares de ta voiture. Après le magasin, quand on prend la route de ton village, c'est tout de suite la campagne. Il y a des renards qui viennent marauder près du magasin, où ça pue à cause des containers. Quand tu vas par là, toi, tu retiens ta respiration et évolues dix secondes en apnée, pour ne pas sentir. Je n'aime pas les chasseurs, se dit Nicolas, mais je mange de la viande avec plaisir. Ne rentrons pas dans les détails.

Nicolas a besoin de protéines pour faire face. Son organisme réclame des protéines. Il ne sait même pas lui-même à quel point SA carrière n'est pas le plus important, au fond. Il y a ce qu'il voit comme nous tous, sans savoir. La nuit. Tout ce qui se retrouve au fond de ses poches de pantalon comme des papiers inidentifiés, froissés, dans le libre jeu des rêves et sauvages que maman mettra dans la machine à laver. Avec les jetons de caddie en plastique blanc laiteux,

bien concrets, eux, matériels, indéniables sécurités, le jour, qu'il tripote. Sa mère dort dans la chambre voisine.

Insomnies = cachets bleus. La nuit lui révèle son arrogance et la suffisance de son caractère. Son inconscient, nuque raide et rasé de près, comme le Dieu coléreux de l'Ancien Testament. Son inconscient travaille. Un Dieu tueur et sexy qui apparaît dans un songe et réveille parfois Nicolas.

Nicolas imagine la nuit les orgies animales passées dans les poubelles. Il imagine, là, débouler sur le parking à trois heures du matin quand tout est calme, les chevreuils, les renards, les mulots, les campagnols, les blaireaux, les belettes, mais aussi les chiens et les chats en *guest stars* domestiques et racailles. Tous museaux fouissants dans les containers, dans la barbaque pourrie Lewis Carroll 2.0. Déchirant les paquets de jambon supérieur Monique Ranou + deux tranches gratuites comme les steaks XXL Charal. Et c'est la fête. Et c'est la bonne grosse pagaille arrosée de gros-plant nantais sous le crachin nocturne. La débauche animale pleine panse et le rut des mâles suivra. Les têtions gonflés des femelles. Il y a de quoi faire. Tout est jeté. Arrosé de white spirit pour que «des pauvres» ne viennent pas se servir. Tout repart alors de chez C vers le néant dans le grand camion cahotant sur les bosses et les nids-de-poule, vers la déchetterie. Où? Tu ne sais pas exactement. Incinérés, tu crois. Tu as entendu Francette dire ça.

Bon. Conclusion de la réunion, dit le Bison : pas de blancs sur les gondoles, pas de blancs entre les produits. Chaque espace doit être occupé ; pour donner envie et ferrer le client proprement, sinon les carottes sont cuites et y'a plus qu'à mettre la clé sous le paillason ou aller chez U. D'accord dit Nicolas plutôt crever. Fin du conseil de guerre. Nicolas ne sait pas que le zombie qui se tient près du rond-point est en fait un auto-stoppeur et aussi un alcoolique privé de permis de conduire qui bosse chez Auto-plus. Il faut bien rentrer chez soi après sa demi-journée de boulot, en attendant la voiturette et les loyers impayés. À midi dix, Jehanne et Stéphane sortent ensemble du supermarché. Il se met à pleuvoir. C'est mort pour la baignade, aujourd'hui.